

Milan Burda (éd.), *Prague entre l'Est et l'Ouest. L'émigration russe en Tchécoslovaquie, 1920-1938*, Paris, L'Harmattan, 2001, 137 p., ISBN 2-7475-0554-5

Ce volume rassemble les huit contributions à la Journée d'études organisée par le Centre d'études et de recherches sur les civilisations slaves (CERCS) rattaché à l'Université de Bordeaux III à l'occasion du centenaire de la naissance de l'illustre linguiste russe Roman Jakobson (1896-1982). Jakobson résida en Tchécoslovaquie de 1920 à 1939 et s'illustra alors au sein du Cercle linguistique de Prague aux côtés, entre autres, de Nicolas Troubetzkoy, l'auteur des *Principes de phonologie* (1939), et de Tchèques aussi éminents que Villem Mathesius et Jan Mukařovský. La naissance de la phonologie moderne, voire du structuralisme à Prague durant l'entre-deux-guerres n'était certainement pas un hasard ; devenue capitale de la nouvelle Tchécoslovaquie, pays multinational, démocratique, économiquement prospère, ouvert sur l'Europe centrale et orientale de par sa situation médiane, Prague était prédestinée à devenir alors un lieu de confrontation et d'échange des cultures ; l'une de ces cultures était la culture russe, portée par une émigration post-révolutionnaire relativement nombreuse (près de 25 000 personnes), dynamique, riche en élites intellectuelles et artistiques.

C'est cette page d'histoire que résume l'article d'Antoine Mareš « La Tchécoslovaquie entre l'Est et l'Ouest (1918-1938). Remarques introductives » (p. 7-20). L'A. retrace le contexte tchécoslovaque favorable dans lequel, au cours de ces années, s'est développée l'activité des émigrés russes : une longue tradition de russophilie, y compris chez les fondateurs de la république, Beneš et Masaryk (qui apprend le russe et écrit *Rusko a Evropa* [La Russie et l'Europe]), une ouverture à l'étranger séculaire et symbolisée par toute une littérature de traductions, une volonté de « synthèse entre l'Est et l'Ouest » (p. 16) ; c'est la nécessité de faire barrage au bolchévisme qui vint peu à peu perturber cet équilibre et qui, peut-être, entraîna le départ de beaucoup d'émigrés vers Paris, autre capitale de l'émigration russe.

Michel Aucourier développe ensuite l'une des manifestations importantes de cette vie intellectuelle pragoise russe avec « Marc Slonim et la revue *Volja*

Rossii » (p. 21-31) ; l'orientation primitivement social-révolutionnaire, puis laïque et progressiste de cette revue littéraire (en harmonie avec l'idéologie de la république tchécoslovaque très « Troisième République ¹ ») l'opposait aux célèbres *Sovremennye zapiski* de Paris dont elle était le principal concurrent. L'A. retrace son activité éditoriale, tous les auteurs connus ou moins connus que la revue a publiés (depuis Alexis Remizov, Marina Tsvetaïeva... jusqu'à Nina Berberova et *Nous* de Zamiatine), mais rappelle aussi que la revue était à l'écoute de la vie culturelle tchécoslovaque ; lorsque la revue disparaît en 1932, c'est le rêve d'une passerelle entre l'émigration russe et la métropole qui disparaît aussi.

C'est ensuite un exposé particulièrement dense que nous propose Maryse Denne : « *L'École russe de phénoménologie et son influence sur le Cercle linguistique de Prague : Gustav Špet et Roman Jakobson* » (p. 32-63) ; on savait à quel point Jakobson avait été marqué à Moscou par la découverte de Husserl ; l'A., grande spécialiste de la question, y ajoute celle de Špet dans une mise au point savante nourrie d'érudition et de réflexion ; la conclusion paraîtra peut-être malgré tout un peu hardie, même si elle aura le mérite d'ouvrir des perspectives nouvelles : « Le structuralisme s'était constitué à Prague sur des bases gnoséologiques et conceptuelles qui renvoyaient, pour l'essentiel, à l'œuvre du philosophe russe G.G. Špet. Il devait suivre R. Jakobson, se développer en Amérique et conduire finalement, grâce à une alliance originelle de la linguistique et de la philosophie, à un renouvellement du statut des sciences humaines » (p. 63).

L'article qui suit présente les qualités de rigueur et d'érudition large et sûre auxquelles nous a habitués Catherine Depretto : « R. Jakobson et la relance de l'Opojaz (1928-1930) » (p. 64-82) ; l'A. éclaire un épisode peu connu de l'histoire du formalisme russe en nous relatant cette tentative effectuée par Tynjanov et Jakobson, ancien membre de l'Opojaz (Société pour l'étude du langage poétique), fondée en 1916 à Pétrograd, pour redonner vigueur au mouvement qui traversait alors une crise profonde en Russie même ; les protagonistes de cette initiative profitèrent d'un passage de Tynianov à Prague pour discuter d'un projet qui constitue une synthèse originale entre les thèses du formalisme sur la spécificité de la littérarité et celles du Cercle linguistique de Prague, avec des idées novatrices : la littérature conçue comme un système régi par des lois structurales, incluse dans un « système des systèmes » (p. 75), l'abolition de l'opposition entre diachronie et synchronie puisque « le changement a lui-même un caractère systématique » (*ibid.*) ; l'A. montre qu'il y avait là les gages d'un renouvellement du formalisme, que celui-ci était loin d'avoir exploité toutes ses potentialités théo-

1. Voir à ce sujet, sur les liens entre la III^e République française et l'état tchécoslovaque : L. Mercier, « Étienne Fournol « Tchèque honoraire ». De Saint-Affrique au « Robot », l'itinéraire d'un intercesseur oublié », *Slavica occitania*, 5, 1997, 177-202 ; id., *La Tchécoslovaquie des Français. Conceptions et représentations des Pays Tchèques et de la Slovaquie par les Français de la Troisième République*, Thèse de Doctorat, Paris X, 2000, 733 p.

riques, mais que le contexte politique en URSS en décida autrement (Jakobson ne rentrant pas au pays, contrairement aux attentes des formalistes).

Jacqueline Fontaine nous propose ensuite « Contribution sous ses différentes formes des trois linguistes russes aux activités du Cercle linguistique de Prague » (p. 83-96) ; elle envisage ici l'activité de Jakobson, Troubetzkoy mais aussi Karcevski. Le rôle exact de celui-ci au sein du Cercle est pourtant généralement minimisé ; l'A. aurait gagné à mieux argumenter ce point de son exposé, de même que l'influence du saussurisme qui demeure problématique. Par contre, dans ce recueil, elle est la seule à faire allusion, ne serait-ce que de façon indirecte à l'« eurasisme » de Jakobson et Troubetzkoy lorsqu'elle évoque chez eux l'« l'inspiration organiciste des métaphores anciennes qui ruine l'édifice structuraliste saussurien » (p. 95) ².

Hana Voisine-Jechová s'intéresse, quant à elle, à l'« Apport de Jakobson aux études littéraires comparées » (p. 97-113) en nous rappelant que Jakobson s'est aussi intéressé à la littérature tchèque (on pense tout de suite à sa célèbre étude sur le vers tchèque de 1923) et à la littérature en général lors de son séjour en Bohême. L'A. relève que le comparatisme fait partie intégrante des *Thèses* de 1929, mais qu'en même temps leurs auteurs exigent que l'on étudie « la langue poétique en elle-même » (p. 99) ; la contradiction n'a pu être résolue, en particulier par Jakobson, qui a malgré tout eu le mérite de faire avancer l'idée que le comparatisme avait droit de cité pour les littératures de l'Antiquité et du Moyen Âge, et aussi que la comparaison devait être développée également entre les différents domaines de l'art et de la littérature ; mais, même s'il a pu influencer l'école comparative tchèque, il n'a su « trouver le passage du ponctuel vers l'universel » (p. 113).

L'article de Jiří Pechar qui suit répond au même genre de préoccupations puisque l'A. s'y intéresse à « La fonction poétique chez Roman Jakobson » (p. 114-120) ; on déborde cependant ici le cadre général du recueil qui devrait se limiter à l'entre-deux-guerres puisque l'A. s'appuie surtout sur des textes publiés en 1960 et 1961 ; cela permet cependant de montrer comment Jakobson, dans ses études sur la poésie, s'est peu à peu libéré du cadre formaliste puisque sa réflexion sur la « désautomatisation du rapport entre le mot et l'objet » (p. 115) lui a permis de mettre en valeur les fameuses « structures subliminales en poésie » (*ibid.*), ces mécanismes inconscients qui règlent malgré tout les structures de la construction poétique.

2. Il est tout à fait étonnant que le recueil ne fasse jamais mention, sur ce sujet, de Patrick Sériot (éd.), *N.S. Troubetzkoy. L'Europe et l'humanité*, Sprimont, Mardaga, 1996. (C. r. de Roger Comtet, *Revue des études slaves*, 70/2, 1998, p. 497-501) ; voir aussi Françoise Gadet et Patrick Sériot (éd.), *Jakobson entre l'Est et l'Ouest. 1915-1939*, Lausanne, Université de Lausanne, 1997.

Nicolas Zavialoff clôt le recueil par un exposé sur « Jakobson et les sciences naturelles » (p. 121-137) construit à partir de l'étude de Jakobson intitulée « Relation entre la science du langage et les autres sciences » datée de 1970 ; dans ce texte, Jakobson suggérait une analogie entre phonologie et code génétique ; l'A. discute cette hypothèse à la lumière de l'enseignement de psychologues comme Vygotski et des connaissances actuelles pour en conclure : « Ni formes, ni concepts primitifs, en ce qui concerne le langage verbal, ne se manifestent dans l'immuabilité, car ils ne sont pas la réplique de codes génétiques (biologique ou social) qui seraient absolus, figés » (p. 137).

Cet ensemble, d'où se détachent plusieurs contributions, a le mérite de nous faire appréhender l'importance de la diaspora russe à Prague dans l'entre-deux-guerres, et ses limites aussi, puisque, après 1930, on la voit refluer en partie vers Paris. On devine aussi que sa place dans un pays slavophone et russophile a été particulière, avec un modèle d'intégration original, au contraire par exemple de Berlin où les Russes ont eu tendance à vivre en vase clos³. La figure de Jakobson, déjà bien connue, domine largement le recueil, au risque de le déséquilibrer. Tout cela ne peut donc qu'impulser des recherches nouvelles tant il reste à faire pour que la pléiade des Russes de Prague nous devienne vraiment familière (pensons au folkloriste Bogatyrev, au géographe Savickij⁴, à l'eurasisme, aux séjours même courts de tant d'écrivains immédiatement après la révolution, aux Tchèques du Cercle de Prague, à Averčenko qui a toujours sa tombe à Prague etc.) ; comme à Berlin, comme à Kharbine, comme partout où les Russes s'installèrent, ils nous ont laissé une mémoire et des trésors que l'on commence seulement à découvrir et apprécier.

Roger Comtet,
Université de Toulouse-Le Mirail,
département de slavistique – CRIMS

3. Voir ici Hélène Menegaldo, « Les Russes à Berlin (1919-1937) », *Slavica occitania*, 4, 1997, 223-251.

4. Voir G. Nicolas, P. Sériot et alii, « La Russie-Eurasie d'après Savitsky », *Cahiers de géographie du Québec*, 42/115, 1998, p. 67-91.